

La Messe en si de JS Bach sur Radio Classique

JS Bach : Messe en si. Radio Classique, mardi 14 juillet 2015, 19h30. En direct de l'Abbaye aux Dames de Saintes, Philippe Herreweghe dirige le Collegium Vocale Gent dans le sommet sacré du Director musices de Leipzig : le Messe en si, une oeuvre emblématique de toute la dévotion européenne baroque et qui regroupant plusieurs matériaux de périodes différentes, compose le grand oeuvre du compositeur. Sa genèse s'étend de 1724 à 1749 : sa destination n'étant pas liturgique (elle ne fut jamais jouée telle que nous la connaissons), la partition dans son entier synthétise la pensée chorale et l'esthétique musicale du Bach penseur, théoricien, croyant sincère et ardent.

Le chef-d'œuvre de Bach ? Au regard du génie et des sommets atteints par le Cantor de Leipzig, gardons-nous de tout absolu. Mais cette œuvre (nommée Messe en si mineur alors qu'elle est principalement en Ré majeur !) est symbolique à plus d'un titre. Tout d'abord, elle est la dernière composition pour chœur de Bach. De plus, elle incarne la somme du style baroque à son apogée, mais aussi de la polyphonie façon Machaut ou encore des modes et teneurs antiques. Enfin, son histoire n'est pas ordinaire. Composée durant près de 25 ans, elle réunit des partitions d'époques différentes, l'Allemand ayant puisé dans ses œuvres antérieures et ajouté



des créations originales – dont les chœurs du Credo. Le résultat ? Une messe de liturgie catholique pour deux sopranos, un contralto, un ténor, une basse, un orchestre et un chœur. Cette pièce-phare conclut depuis des années le festival Bach de Leipzig mais n'avait pas été jouée par l'Atelier depuis près de quinze ans.

Le souffle solennel voire funèbre qui emporte le Kyrie introductif; le Gloria impétueux dont les trompettes claironnantes disent ce sentiment de jubilation festive adressé au nouveau Roi de Pologne (Auguste III); le mystère de l'Et incarnatus est (et sa tierce picarde dans ses 5 dernières mesures); l'exclamation des chœurs, la guirlande des cordes, flûtes et hautbois, sans omettre la prière individuelle si intérieure, entre sérénité et inquiétude (Benedictus pour ténor, Agnus Dei pour alto)... tout est dans la Messe en si mineur, une affaire de défis, de risques à surmonter, d'épreuves à vaincre, d'options à assumer (que l'on opte pour l'option des chanteurs à un par voix)...

Il faut bien l'expérience et le feu sacré d'un chef aguerri pour atteindre les fervents sommets d'une montagne magique, monument de la musique sacrée baroque comprenant 21 sections , -dont Kyrie et Gloria sont les plus anciens, remontant aux années 1730). Le chef doit transmettre sa passion du timbre et de la sonorité, de la respiration, du flux... sans diluer ni affaiblir l'intensité de la prière collective ou solistique.

La Messe en si de Jean-Sébastien Bach

Le Grand oeuvre (1724-1749)



La Messe en si est une partition monumentale que porte l'auteur pendant 25 ans: c'est l'oeuvre d'une vie, l'aboutissement d'une écriture et d'une expérience musicale portée tout au long de la carrière et de la vie, comme un journal. Bach y dépose toute sa science et sa sensibilité, mais ne l'entendit jamais de son vivant.

Director Musices de Leipzig, Bach doit fournir nombre de musique pour les églises de Saint-Thomas et de Saint-Nicolas, assurer la formation des élèves à Saint-Thomas, mais aussi l'ordinaire musical de la ville entière, pour tous les événements de la vie social. On comprend aisément que le compositeur fut capable d'une organisation méthodique qui comprend le recyclage de sa musique (principe parodique), diversement utilisée selon les circonstances. Le compositeur municipal est en outre depuis 1729, chef d'orchestre, dirigeant le Collegium musicum, fondé par Telemann.

Fort heureusement si l'on peut dire, alors qu'en cette année 1733, Rameau fait son entrée à l'opéra avec son chef d'oeuvre scandaleusement génial, Hippolyte et Aricie, le patron du musicien, Frédéric Auguste Ier, prince électeur de Saxe, meurt le 1er février. Le deuil institué pendant 5 mois interdit toute musique. Bach peut ralentir le rythme.

Un poste à Dresde...



Le changement de prince régnant laisse espérer un meilleur traitement et surtout des salaires mieux payés, car comme Monteverdi à Mantoue au siècle passé, Bach a du mal à se faire livrer les sommes qui lui reviennent pour ses nombreux services. Aussi décide-t-il de commencer une oeuvre grandiose, dédiée à son nouveau protecteur, Frédéric-Auguste II. De Leipzig où il se

sent à l'étroit non reconnu, comme relégué, Bach adresse sa partition nouvelle à Dresde, siège de la Cour de Saxe, tout en formulant son désir d'être membre de la Chapelle de la Cour (d'autant que son fils Wilhelm Friedmann a obtenu à Dresde, un poste enviable d'organiste). La messe catholique célèbre la ferveur du Souverain dresdois qui est aussi Roi de Pologne sous le nom d'Auguste III. Bach n'est pas pour autant dépaysé par la liturgie catholique car dans le cadre luthérien peuvent être aussi écoutés Magnificat et Sanctus à Noël, pour Pâques, à la Pentecôte. Le Kyrie (perfection du style fugué) et le Credo ainsi livrés en 1733 (formant une messe latine conforme, mais brève selon l'usage luthérien, c'est à dire sans Gloria, Sanctus et Agnus Dei), forment la première moitié de notre actuelle Messe en si. Bach y recycle des chœurs déjà écrits provenant des cantates BXV 29 et 46.

Synthèse artistique

Mais le compositeur ne laisse pas son grand projet en chemin. il ajoute le Sanctus qui puise dans une partition liée à la Nativité, datant de 1724. Ensuite, celui qui au soir de sa vie, est engagé dans son testament musical sur le mode strictement instrumental, L'art de la fugue, dans les années 1748/1749, écrit la seconde moitié de la Messe en si.

Sorte de catalogue de toutes les écritures dont était capable le musicien, l'ensemble concentre la maîtrise d'un Bach universel, encyclopédique, synthétique. Peut-être destinait-il son oeuvre à Auguste III, souhaitant plus que jamais quitter

Leipzig pour Dresde... Ou encore s'agit-il d'une commande privée dont la monumentalité est liée au goût et à la volonté du Comte Johann Adam von Questenberg (mort en 1752), riche mélomane, membre de la Cour impériale Vienneoise qui aurait pu financer le grand oeuvre choral du musicien toujours en quête de projets audacieux.

JS Bach : Messe en si.

[En direct du Festival de Saintes](#)

D. Miels, M. Oetzing

D. Guillon, T. Hobbs, P. Kooy

Collegium Vocale Gent

Philippe Herreweghe, direction

JS Bach : Messe en si. Radio Classique, mardi 14 juillet 2015, 19h30. En direct de l'Abbaye aux Dames de Saintes, Philippe Herreweghe dirige le Collegium Vocale Gent

France 2. La Boîte à Musique de Jean-François Zygel, le 7 août 2015, 22h35. Spécial anniversaire, les 10 ans. Les Meilleurs Moments de la Boîte

à travers 60 instants choisis.



France 2, La Boîte à musique. Vendredi 7 août 2015 à 22h35. Un divertissement musical, présenté par Jean-François Zygel. « Les Meilleurs Moments, spécial anniversaire ». Déjà dix étés que le professeur Jean-François Zygel met ses talents de musicien, de pianiste improvisateur et de passeur, de vulgarisateur enthousiaste au service de la musique

classique ; il croise les genres, invite des plateaux d'artistes et d'interprètes remarquables par leur talent, l'originalité de leurs instruments, leur faculté à nous dire quelque chose. Pour clore le cycle des programmes 2015, qui fêtent les 10 ans de l'émission, France diffuse ce 7 août, un best of, les meilleurs moments du magazine la Boîte à musique depuis sa création. L'occasion pour Jean-François Zygel de nous révéler les petits secrets de fabrication qui ont fait le succès de ce célèbre rendez-vous estival. Instants volés, instants fameux des artistes dans leur spécialité ainsi dévoilée : stars de la musique classique et du jazz (Philippe Jarrouskey, Didier Lockwood, Sandrine Piau, Youn Sun Nah, Laurent Naouri, Dee Dee Bridgewater, Marie-Nicole Lemieux...) ; Ensembles (Chœur de l'Opéra National de Paris, Ensemble Mathéus, Chœur de la Garde Républicaine, quatuor Ebène, Maîtrise de Paris, ensemble Furians ...) ; personnalités mélomanes (André Manoukian, Anne Sylvestre, Francis Lalanne, Chantal Ladesou, Anggun, François Berléand, Yvan le Bolloc'h ...)



France 2. La Boîte à Musique de Jean-François Zygel, le 7 août 2015, 22h35. Spécial anniversaire, les 10 ans. Les Meilleurs Moments de la Boîte à travers 60 instants choisis.

La Boîte à musique de Jean-François Zygel (10ème saison)

La Boîte à Musique de Jean-François Zygel. France 2. Cocktail surprise. Vendredis 10, 17, 24, 31 juillet, 7 août 2015 à 22h35. La Boîte à Musique de Jean-François Zygel revient sur France 2, tous les vendredis en deuxième partie de soirée. Pour son dixième été, le magazine hebdomadaire de Jean-François Zygel propose un cycle de cinq soirées d'anniversaires ! Un orchestre symphonique de 50 musiciens, les vents de l'orchestre d'harmonie de l'Armée de l'air, de nombreuses formations insolites et des solistes étonnants se réunissent autour du professeur Zygel pour fêter la première décade de succès cathodique. Au menu : chefs-d'œuvre immortels, petits bijoux méconnus, improvisations brillantes, stars du classique, jeunes talents, célébrités mélomanes, beaucoup de bonne humeur, avec toujours les rubriques qui ont fait le succès de ce programme : le Quiz, l'Instrument rare, la Mécanique d'un tube.





La Boîte à musique de Jean-François Zygel en toute liberté ! « Cocktail surprise » Trop sérieux les musiciens classiques ? Cette soirée bien rythmée prouve le contraire ! Les grands compositeurs de la musique classique n'ont pas écrit que des symphonies, des

requiem et des concertos ! Ils ont aussi composé des fantaisies, des caprices, des impromptus, des pots-pourris... Jean-François Zygel propose une escapade ludique au pays de l'imagination et de l'humour. Accompagné par l'Ensemble de saxophones de Strasbourg, il orchestre 90 minutes d'inattendu, d'improvisation, d'impertinence. Au menu : jeux musicaux, pastiches, versions alternatives, croisement des genres, rencontres inédites. Invités surprise : l'ex soprano vedette Natalie Dessay, le comédien Lorànt Deutsch et son sens de la dérision, le chanteur Vianney et sa sensibilité romantique, le baryton Laurent Naouri (époux à la ville de Natalie Dessay), les frères du trio Joubran, maîtres du oud oriental, la virtuose du koto japonais Mieko Miyazaki, font également partie de la soirée déjantée, drôlatique placée sous le signe de la liberté.



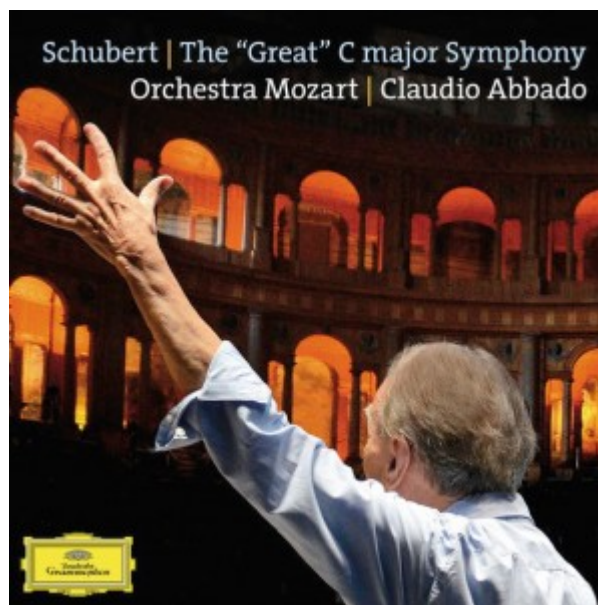
Télé. La boîte à musique de France 2, un divertissement musical. Présenté par Jean-François Zygel, chaque vendredi vers 22h30, les 10, 17, 24, 31 juillet, 7 août

2015.

CD, critique compte rendu. Schubert : Symphonie n°9 « la grande ». Claudio Abbado, Orchestra Mozart (1 cd Deutsche Grammophon, Bologne, 2011)

CD, critique compte rendu.
Schubert : Symphonie n°9 « la grande ». Claudio Abbado, Orchestra Mozart (1 cd Deutsche Grammophon, Bologne, 2011). Après [une Symphonie n°9 de Bruckner \(Lucerne, 2013\) sublime par ses élans et vertiges spirituels malgré la massivité de l'effectif, également éditée par Deutsche Grammophon](#) (CLIC de classiquenews de juillet 2014),

voici une autre gravure de septembre 2011 à Bologne où le maestro avait depuis 2004 fondé l'Orchestre Mozart, famille d'instrumentistes mêlant talents chevronnés et jeunes apprentis déjà très expérimentés : de cette équipe à double profil, si complémentaire (les vertus de la transmission transgénérationnelle), Abbado fait une équipe lumineuse animée par une cohérence exceptionnelle, d'une énergie mesurée et nuancée qui fait littéralement merveille dans une vision attendrie, palpitante, instrumentalement et architecturalement ... totalement superlative : malgré l'ampleur là aussi de l'orchestre, Abbado sait distiller une claire électricité des cordes, ce fruité langoureux et nostalgique, sachant constamment balancer entre énergie, noblesse, gravité et



détachement tendre, voire jaillissement poétique entre le rêve inespéré et l'innocence recouvré (par la voix de la clarinette et du hautbois dans l'Andante con moto.

En septembre 2011 à Bologne, Claudio Abbado retrouve son
Orchestra Mozart

Le Schubert étincelant du dernier Abbado

Le chef (qui devait s'éteindre 3 années après ce concert le 20 janvier 2014 des suites d'un cancer) apporte sa profonde connaissance du massif symphonique composé par Schubert entre 1825, et qui réalise un chef d'oeuvre dans l'art du romantisme symphonique immédiatement après Beethoven. L'urgence qu'il imprime au dernier mouvement, allegro, se fait danse subtilement mesurée, avec un soin pour les détails dans la combinaison des timbres, une intelligence de la clarté et de la transparence entre les pupitres qui s'avèrent bénéfiques. Le feu jamais épais, son énergie d'un raffinement inouï, font les délices de cette réalisation de surcroît un live où c'est le geste complice, amoureux, et si perfectionniste du chef qui rayonne après sa mort. L'œuvre est un poncif dans son catalogue : il l'a abordé tôt dans sa carrière, dès 1966 à La Haye, et affinité secrète et continuelle avec Franz, le jeune Claudio avait remporté le Concours Koussevitsky (le grand chef créateur et défenseur des Symphonies de Sibelius) en 1958 avec une autre Symphonie schubertienne, la troublante et

énigmatique « Inachevée ». Ici, avec la même finesse poétique, Abbado dévoile dans une version complète comprenant toutes les reprises (soit un peu plus d'une heure en durée), la versatilité structurelle de Schubert entre l'allant inextinguible et le recul introspectif, d'une tendresse infinie. L'écart aurait paru acrobatique ailleurs : ici il est générateur d'accomplissement et de jaillissement constant. Une fête savoureuse, des timbres en accord, un chef au sommet de la connivence. Magistral. CLIC de classiquenews.

CD, critique compte rendu. Schubert : Symphonie n°9 « la grande ». Claudio Abbado, Orchestra Mozart (1 cd Deutsche Grammophon, Bologne, 2011 – Réf.: 00289 479 4652).

Alcina de Haendel depuis Aix 2015

ARTE. Alcina de Haendel, vendredi 10 juillet 2015, dès 22h10. En différé d'Aix en

Provence, voici le grand opéra sedita façon Haendel : Alcina créé en 1735 au Covent Garden de Londres, soit en pleine esthétique rococo. Un soin raffiné dans les airs, un sens dramatique puissant soulignant la force envoûtante du drame à



la fois fantastique, onirique et tragique, toujours intensément psychologique qui étreint les pauvres cœurs des amants éprouvés. Inspiré par L'Arioste et son labyrinthe des sentiments contrariés, démunis, impuissants et donc en souffrance, Alcina renoue avec les magiciennes amoureuses déjà abordées dans les opéras antérieurs : Rinaldo, Teseo, Amadigi. Ici, bien avant l'Armide dans Reanud de Sacchini (1783 : chef d'oeuvre post gauchiste sous le règne de Louis XVI à l'époque des Lumières où Armide désespère, se déchire entre haine et amour à l'endroit du beau Renaud), ici, Alcina sous les doigts de l'orfèvre enchanteur Haendel, atteint plusieurs sommets de l'alanguissement impuissant voire suicidaire ; ses airs sont les plus poignants (Ah mio cor, au II ; puis Mi restano le lagrime au III) : plaintes déchirantes d'une amoureuse mise à nu que l'écriture précise et souple, profonde et juste de Haendel rend préfiguratrice des grandes héroïnes mozartiennes et même romantiques. En cela, Alcina annonce dans l'oeuvre haendélien, Rodelinda, et même les gouffres amères de Cleopatra prisonnière. Dans le rôle de Roger, le fier castrat Carestini, divino vedette de l'écurie Haendel à Londres, assure les virtuosités aimables mais non moins profondes d'un guerrier délicat. Quand Bradamante (pour voix d'alto car la fiancée de Ruggiero/Roger est travestie en homme) est le troisième pilier du trio vedette : détermination, virilité même, autant de qualités qui percent si peu chez Roger (c'est d'ailleurs pour cela que le tendre lascif, un rien soumis, se

laisse séduire par la magicienne).

*Jamais Haendel ne fut mieux inspiré qu'en s'inspirant de
L'Arioste*

Alcina : jeu de dupes, puissante illusion

Superbe allégorie de la confusion et des vertiges de l'amour, Alcina demeure le meilleur seria de Haendel, surclassant même Orlando de 1733 ([Lire notre critique du cd Orlando de Haendel par René Jacobs](#)), et son Ariodante, également créé en 1735 au Covent Garden, mais avant Alcina. La géographie émotionnelle qu'y peint Haendel montre sa fine connaissance du cœur humain, de la folie et des passions dérisoires. C'est évidemment un écho fraternel à l'Orlando furioso de Vivaldi (1714 : [Lire notre critique du cd Orlando Furioso de Vivaldi](#); Lire aussi notre critique du [dvd Orlando Furioso de Vivaldi par Jean-Christophe Spinosi, 2011](#) : et aussi notre [compte rendu critique de la production d'Orlando Furioso de Vivaldi par Spinosi à l'Opéra de Nice](#)).



Après Vivaldi – dont il faudra bien un jour réhabiliter définitivement le génie dramatique et lyrique sur les scènes d'opéra, peu de compositeurs ont été aussi bien inspirés que Haendel d'après le manège enchanté et amer dessiné par L'Arioste. Alcina qui puise son sujet et ses développements magiques dans l'Orlando Furioso justement (chants VI, VII et VIII) plonge en pleine exacerbation onirique et cynique du désir et de l'amour.

Roger se perd dans une réalité qui vacille, face à Alcina, face à Bradamnte – qu'il prend pour Alcina déguisée... Mais la plus grande victime dans ce jeu d'envoûtements factices et

d'enchantelements cruels demeure la magicienne elle-même qui amoureuse, perd tous ses pouvoirs quand elle est démasquée : rien ne peut s'opposer au départ de Roger/Ruggiero quand il décide de quitter l'île magique. Ainsi la fée manipulatrice Alcina, et sa soue Morgana, vraie double hypnotique et mystérieux, doivent fuir honteusement en fin d'action, et le palais d'Alicia comme celui d'Armide (voir les opéras de Lully ou de Jommelli, s'écroule comme la fin d'une puissante illusion). L'Arioste aime à tromper ses héros car le propre de l'amour sont les illusions dans lesquelles le coeur amoureux se complaît à se perdre... Si le plateau des solistes se révèle à la hauteur des enjeux et des situations conçus par Haendel, le spectacle peut être total. De fait la présence dans le cast aixois de Patricia Petibon en Alcina et de Anna Prohaska en Morgana promet bien des moments ... magiques ? On reste plus réservé sur le Ruggiero de P. Jaroussky dont l'usure de la voix récente et le maniérisme croissant devraient décevoir ou tout au moins réduire la profondeur trouble et contradictoire du personnage de Roger. Quoiqu'il en soit, à ne pas manquer.

—



**ARTE. Alcina de Haendel, vendredi 10 juillet 2015,
dès 22h10. En différé d'Aix en Provence.**

DIRECTION MUSICALE : ANDREA MARCON

MISE EN SCÈNE : KATIE MITCHELL

ALCINA : PATRICIA PETIBON,

RUGGIERO: PHILIPPE JAROUSSKY,

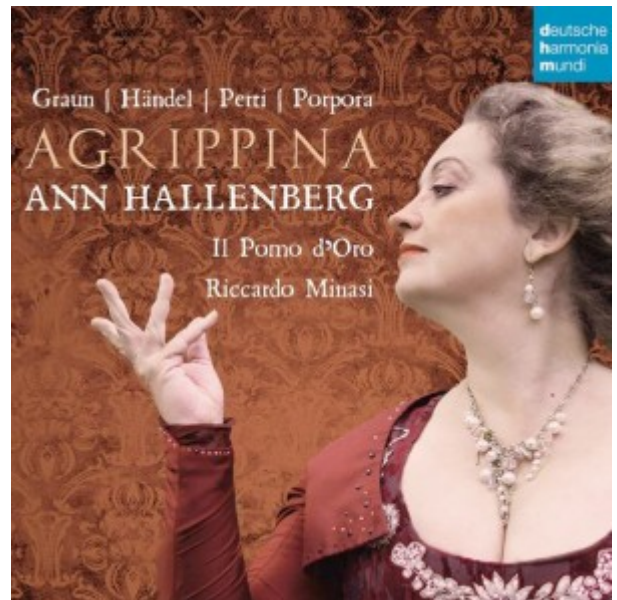
MORGANA : ANNA PROHASKA,

BRADAMANTE : KATARINA BRADÍČ

ORCHESTRE : FREIBURGER BAROCKORCHESTER

CD, compte rendu critique. Agrippina : Ann Hallenberg, mezzo (1cd DHM)

CD, compte rendu critique.
Agrippina : Ann Hallenberg,
mezzo (1cd DHM). Et si Ann Hallenberg était tout simplement l'une des plus grandes mezzos actuelles dévolues à l'articulation des passions baroques ? On se souvient d'une extraordinaire récital précédent, inscrit plus récemment dans l'histoire musicale, déjà romantique, consacrée [au répertoire de Marietta Marcolini et Isabella Colbran, cette dernière, égérie et épouse de Rossini](#) : un abattage précis et nuancé, des inflexions justes, une intelligence expressive qui rendait service au texte et à la fine caractérisation des situations dramatiques. Ici même idéal vocal, naturel, flexible et poétique au service de l'approfondissement psychologique auquel invite la conception de ce type de programme. L'autorité de la technique relève les défis d'un programme où domine la prise de risque et le défrichement d'oeuvres inédites.



L'une des meilleures mezzos actuelles ose un récital
thématique passionnant

Ann Hallenberg incarne Agrippine

Centré sur la figure d'Agrippine, femme ivre de pouvoir, possessive et ambitieuse, l'impératrice et mère de Néron s'impose à nous comme un monstre politique ; son fils Néron la fera assassiner : sa progéniture montra un diabolisme plus pervers encore qu'elle-même quoiqu'elle envisageait de le faire assassiner pour prendre le pouvoir). Ici la lionne prête à tout expose une énergie de louve radicale, plus instinctive cependant que réellement stratégique. L'opéra baroque a servi avec passion l'illustration de ce tempérament taillé pour les scènes à la fois héroïque et tragique, exubérante et effrayante : Agrippine cumule les dignités : soeur de Caligula, épouse de Claude (qui était aussi son oncle!). L'intrigante opère, manipule, trompe pour évincer Britannicus (le fils de Claude) en faveur de son propre sang: Néron. En empoisonnant Claude, la louve de Rome met son fils débile sur le trône impérial. En projetant de le tuer, elle voulait régner par elle-même. Une telle course au trône menée sans scrupule et sans compassion mène droit à la folie et à la détestation des autres.

Le choix des compositeurs, tous du XVIII^e (sauf Legrenzi, auteur de la fin du XVII^e vénitien), dévoile aussi le rayonnement du seria en Europe bientôt totalement subjugué par la virtuosité napolitaine à laquelle Haendel ou Graun savent apporter une intensité dramatique remarquable. Ce qui frappe chez cette monstrueuse icône du pouvoir c'est à travers l'ambition pour son fils, la volonté de s'imposer elle-même : en exprimant désirset vertiges, tensions et doutes aussi, les musiciens nous la font paraître plus humaine. Les 16 plages de ce récital très bien pensé, montre à l'envi les aspérités multiples d'un caractère complexe, taillé pour la tragédie racinienne. Ann Hallenberg ressuscite les intrigues politiques écoeurantes propre à la Rome des empereurs tout en démêlant les différentes Agrippines léguées par l'histoire

antique... (lire la passionnante notice rédigé par la mezzo elle-même). C'est surtout la fille de Germanicus et la mère de Néron qui inspirent les auteurs majeurs : Perti, Magni, Haendel, Orlandi, Mattheson, Graun)... Ici Legrenzi, vénitien du premier baroque est le pus ancien (son Germanico sul reno, créé dans la Città pour le Teatro San Salvador remonte à 1676).

Aux côté des Haendel mieux connus, – Agrippina, opéra de jeunesse de son séjour miraculeux en Italie, reste un ouvrage marqué par une éclatante juvénilité, les airs inédits signés des opéras de Perti, Porpora (qui ont inspiré au démarrage le projet de ce programme), Graun surtout, sans omettre Mattheson ou Legrenzi, font paraître des facettes plus profondes et humaines de la fille de Germanicus (lui-même écarté en Orient et assassiné par Tibère), cœur endeuillé désormais absent à toute compassion ni consolation. Hallenberg choisit Perti pour ouvrir et conclure son récital captivant : deux airs de l'opéra Nerone fatto cesare, chacun révélant un caractère différent de l'impératrice que le pouvoir a rendu folle. Les qualités de la diva, idéalement nuancée, capable de phrasés délectables propices à une saine caractérisation de toutes les Agrippina réunies ici n'est pas hélas soutenue par des instrumentistes dignes de son éloquente maîtrise. S'ils ne jouent pas faux, ils atténuent ce galbe sensuel, introspectif de la chanteuse par des attaques crissées, tendues, raides d'une imprécision déconcertante. Sans préjuger des conditions d'enregistrement de ce programme, de ses réécoutes critiques, apparemment peu bénéfiques, la mezzo Hallenberg méritait instrumentistes plus affinés, cohérents, nuancés.

Heureusement la tenue instrumentale diffère selon les airs et certaines séquences sont plus cohérentes et mieux assurées que d'autres : le guerrier et victorieux « Mi paventi il figlio indegno » du Britannico de Graun (aucune des vocalises redoutables n'est sacrifiée) : précision, nuance, abattage, couleurs, musicalité... audace aussi dans les variations et reprises toutes ornementées, tout indique la forme superlative de la diva ; c'est qu'à la différence de beaucoup de ses

consœurs, – et non des moindres- ses trilles ne sont jamais mécaniques mais pleinement investies, incarnées, finement caractérisées.

Son Agrippina haendélienne captive aussi, en particulier dans l'air de pure imprécation hallucinée « Pensieri, voi mi tormentate » (où l'acidité des musiciens convient bien au caractère expressif et âpre de la séquence), où l'obsession politique de la mère de Néron suit des chemins incisifs, auxquels fait écho le timbre mordant du hautbois.

Evidemment l'écoute, souvent éreintée par l'instabilité des instrumentistes d'Il Pomo d'Oro de Riccardo Minasi, peine sur la durée mais les qualités de la solistes sont, elles, superlatives et généreuses, prête à compenser toute faiblesse instrumentale. Dommage car l'intérêt du programme, des pièces choisies mises ainsi en perspective s'avérait optimal. Pour le mezzo onctueux, articulé, flexible de la diva et rien que pour elle. Par ses choix artistiques, Ann Hallenberg continue de nous surprendre et de nous convaincre.

Agrippina : Ann Hallenberg. Arias extraits des opéras de Perti, Porpora, Legrenzi, Sammartini, Mattheson, Händel, Graun, Orlandini, Magni.

Nerone fatto Cesare – Giacomo Antonio Perti : « date all'armi o spirti fieri », « questo brando, questo folgore » □ L'Agrippina – Nicola Porpora : « mormorando anch'il ruschello » et « con troppo fiere immagini » □ Britannico – Carl Heinrich Graun : « se la mia vita, o figlio » et « mi paventi il figlio indegno » □ Nerone – Giuseppe Maria Orlandini : « tutta furie e tutta sdegno » □ Nero – Johann Mattheson : « già tutto valore » □ Agrippina – Georg-Friedrich Haendel : « ogni vento, pensieri », « voi mi tormentate », « l'alma mia fra le tempeste » □ Nerone Infante – Paolo Giuseppe Magni : « date all'armi o spirti fieri » □ Agrippina Moglie di Tiberio – Giovanni Battista Sammartini : « non ho piu vele », « deh,

lasciami in pace » □ Germanico sul Reno – Giovanni Legrenzi
: « o soavi tormenti dell'alma »

Ann Hallenberg, mezzo-soprano. Il Pomo d'Oro. Riccardo Minasi,
direction. 1 CD DHM, Deutsch Harmonia Mundi 2015.

CRITIQUE, CD. Evgeny KISSIN : The Salzburg Recital – Berg, Chopin, Gershwin, Khrenikov (encores) (1 cd Deutsche Grammophon – août 2021)

**CRITIQUE, CD. Evgeny KISSIN :
The Salzburg Recital – Brg,
Chopin, Gershwin, Khrenikov
(encores) (1 cd Deutsche
Grammophon – août 2021)** – Les 13
et 14 août 2021, dans le Grosses
Festspielhaus de Salzbourg,
Evgeny Kissin réalise un récital
solo, en mémoire de sa seule
professeure / in memoriam : Anna
Pavlovna Kantor (décédée en
juillet 2021). La rare
d'ouverture Berg, pendant plus de 13 mn, diffuse ses



questionnements affleurés, irrésolus, répétant à l'infini des interrogations harmoniques suspendues, éperdues... sans réponses. Jusqu'au poudrolement sonore qui explose toute matérialité musicale.

Facétieuses et fugaces, comme des pochades ou bambochades scintillantes, les pièces de Khrenikov, expose la volubilité digitale du pianiste, peintre et poète, au toucher aérien (Dance), caressant, suggestif, son goût du brio funambule, des épisodes brefs, secrets (5 pièces).

Plus chantants, swingués avec subtilité et aussi fermeté, les 3 Préludes de Gershwin égrènent avec le même brio, toute l'imagination si mélodique et rythmée du roi du classique jazzy dont le dernier volet (Allegro ben ritmato e deciso), idéalement débridé, fouetté, articulé, en une transe crépitante.

Salzbourg 2021

Le piano scintillant nuancé d'Evgeny Kissin

La suite du programme est plus introspective et comprend

Chopin dont le pianiste souverain sur ces terres, joue plusieurs pièces qu'il a marqué spécifiquement, entre ivresse éperdue, souvent au souffle extatique (Nocturne opus 61/1) ; ses rubatos, ses phrasés filigranés écartent tout effet appuyé, privilégiant un allant naturel comme distancié mais d'une articulation claire et idéalement sobre (vocalises et trilles sans aucun effet, d'une régularité, sans les maniérismes habituels).

Rayonne ainsi une ivresse heureuse que le pianiste semble ressentir, éprouver, partager avec son public (Impromptus, en particulier le No2 opus 36, à l'abattage cristallin, comme tendre et foudroyé, aux splendides crépitements finaux) ; sans omettre les éclairs de la passion la plus tempétueuse, d'une véhémence cependant toute maîtrisée et idéalement canalisée, aux arêtes ciselées comme des couperets, aux scintillements fulgurants là encore (Scherzo opus 20) : tout est là, dans cette soie souple et détaillée qui ne refuse pas des éclairs de sidération ; la Polonaise opus 53 est tout aussi impétueuse, d'un panache aux phrasés cependant filigranés : douceur et déflagration, ivresse éperdue qui en pièce finale emporte des tonnerres d'applaudissements.

Les 4 « encores » / bis entretiennent davantage le lien qui s'est tissé alors entre l'audience et le soliste seul en scène ; habitué des récitals, et sachant ménager la surprise, Evgeny Kissin décoche quelques flèches d'une fulgurance intacte, en particulier dans son propre tango (Dodecaphonic tango, âpre, vraie machine à la trépidation rythmique) préludant au somptueux et libre, comme improvisé Scherzo de Chopin opus 31 (de plus de 10 mn) : il est lunaire, onirique, dont les crépitements rappellent ce sens du muscle et d'une nervosité incandescente qui produisent des contrastes vertigineux. Remarquable musicalité, profonde, sobre, toujours admirablement nuancée, aux effets contrastés mesurés, d'autant plus percutants. Le roi Kissin signe l'un de ses meilleurs récitals.

CD Evgeny KISSIN : The Salzburg Recital – Berg, Chopin, Gershwin, Tikhon Khrenikov (encores) (1 cd Deutsche Grammophon – août 2021)

CD, coffret. Compte rendu critique. Andrew Lawrence-King edition (10 cd DHM 1995-1999)



ANDREW LAWRENCE-KING
EDITION

Ludus Danielis | La púrpora de la rosa | Carolan's Harp | King David's Harp
La Harpe Royale | His Majesty's Harper | Italian Concerto | The Secret of the Semitones

CD, coffret. Compte rendu critique. Andrew Lawrence-King edition (10 cd DHM 1995-1999). Avant Cristina Pluhar, harpiste et théorbiste bien connue tout au moins identifiée avec son ensemble (certes en perte récente d'inspiration depuis quelques saisons : L'Arpeggiata), il est depuis longtemps, un autre harpiste

passionné tout autant par l'éloquence des siècles Renaissance et Baroque. Le coffret édité par DHM Deutsche Harmonia Mundi étonne et rend compte d'un travail considérable dans le domaine riche et fertile, envoûtant sur le plan instrumental, de la harpe ancienne (et médiévale), comme élément soliste ou pilier du continuo, selon les programmes. Le harpiste britannique a même cofondé un premier collectif dédié au drame, baroque, Tragicomedia dès 1988 dont les premières gravures chez Warner / Teldec à l'époque avaient captivé par un travail imaginatif du continuo et une approche très investie et profonde de l'action lyrique et dramatique...

Andrew Lawrence-King : la harpe enchanteresse

Connaissez vous ALK ?



Par leur originalité et l'approfondissement supposé pour chaque sujet / thématique, les 10 cd regroupent et récapitulent en quelque sorte l'apport de toute une vie de musicien surtout d'instrumentiste, – propre aux années 1990-, soucieux de justesse et de richesse poétique, à partir de son propre jeu comme harpiste, fondateur lui-même (en 1994) de son ensemble sur instruments d'époque : The Harp consort : **Andrew Lawrence-King** (56 ans); le chef musicien assure ainsi dans la plupart des cas, et la partie de harpe, et la direction. **Né en 1959, ALK**

(Andrew Lawenre King) joue avec les plus grands dont Hesperion XXI / Jordi Savall assurant souvent des parties d'improvisations étonnamment justes et inventives dont l'esprit de fantaisie maîtrisée se retrouve ici; les 10 cd du coffret DHM (soit 9 programmes musicaux) donne la mesure d'un tempérament éclectique, passionné autant par l'opéra que les formes plus originales, ou purement instrumentales. Complémentaires, relevant d'un tout autre univers instrumental (ou vocal), voici plusieurs cycles conçus comme autant de dramaturgies musicales, intensément investies et on l'imagine fruits d'un long travail de recherche musicologique préparatoire : le drame médiéval Ludus Danielis (avril 1997); Italian Concerto (1995) ; en particulier les 2 cd de La púrpora de la rosa, le premier opéra du Nouveau Monde enregistré en septembre 1997, créé à Lima au Pérou en 1701, sur le livret de Calderón de la Barca (deux parties : L'amour

de Vénus et Adonis, puis La Vengeance de Mars (ou la mort d'Adonis).

Mettant l'accent et toute la lumière sur ses possibilités sonores comme expressives, plusieurs récital où la harpe tient le premier rôle : Carolan's harp (mai 1996) ; The Harp of Luduvico (Spanish & Italian renaissance), La Harpe Royale (musique française baroque : Louis et François Couperin, Robert de Visée, janvier 1998), His Majesty's Harper (Dowland, Byrd, Cormacl McDermott, février 1998)) ; un passionnant The Secret of the Semitones (JS Bach : Fantaisie chromatique, Suite BWV 997, Partita BWV 1004, février 1999), sans omettre la très vivante version des Quatre Saisons de Vivaldi, enregistrée en décembre 1996 avec les instrumentistes mêlés de son ensemble The Harp consort et ceux du Freiburger Barokorchester de Gottfried von der Goltz (ALK y joue double harpe et psaltérion, indice d'une sensibilité pour les timbres que peu avec lui défendent pour un continuo à la fois riche, coloré et expressif). Dans ces 9 programmes se dessinent quelques uns des jalons les plus passionnants de la révolution opérée par les baroqueux. Seule réserve : étrangement ne figure pas – quel dommage-, l'excellent recueil intitulé : Luz y Norte.

CD, coffret. Compte rendu critique. Andrew Lawrence-King edition (10 cd DHM 1995-1999 . Référence : 88875090222).

Livres, compte rendu critique. Jill Feldman, soprano incandescente: bien au-delà du Baroque (L'Harmattan, collection Univers musical)

Livres, compte rendu critique. Jill Feldman, soprano incandescente: bien au-delà du Baroque par Michel Bosc (L'Harmattan, collection Univers musical). La voix pure intense et dramatique, à la fois charnue et diamantine des Arts Florissants (qu'elle a rejoint à Paris dès 1981), c'est elle : l'américaine Jill Feldman, née en Californie en 1951, récapitule ici un parcours de chanteuse qui a croisé l'aventure des Baroqueux en France et en Europe, à l'époque où les voix corsées, les tempéraments caractérisés (judicieusement repérés et mis en valeur par William Christie) consolidaient ce mordant enivrant des enregistrements et des concerts qui entre 1980 et 2000 ont fait le prestige et tout l'attrait des réalisations dites « baroqueuses ». Par Baroqueux, il faut entendre le choix du risque, de la musicalité, les notions de dépassement et d'expressivité nouvelle, guidés par un style sûr... tout ce qui a contribué à renouveler de façon décisive l'approche des oeuvres, le répertoire défriché et le mode opératoire pour les



ressusciter.

La soprano Jill Feldman a amplement contribué à cette révélation musicale qui est passée par une prise de conscience des timbres, une sensualité régénérée grâce à des cantatrices à personnalité (comme Lorraine Hunt qui chanta elle aussi et après Feldman en 1985, le rôle de Médée de Marc-Antoine Charpentier, également sous la direction de William Christie).

L'évocation rétrospective rédigée par Michel Bosc opère une biographie guidée par l'admiration et un certain esprit d'hommage ; elle incarne l'apport des américains pour l'explicitation si habitée du répertoire musical européen, en particulier baroque (français et italien). La trentenaire Feldman participe activement à la réussite des premiers défrichements fondés sur un important travail de préparation musicologique ; la soprano réalise aux côtés de William Christie (qui avouera le mauvais caractère de la chanteuse tout en reconnaissant son talent dramatique et son goût du raffinement vocal, sa précision hypnotique...) tous les grands accomplissements esthétiques qui ont fait la réputation des Arts Florissants ; d'autant que « La Feldman » est la partenaire emblématique alors de sa consœur Agnès Mellon, de Dominique Visse... autres ambassadeurs des Arts Florissants.

Le texte fait souvent l'économie des dates (oubli dommageable dans la discographie commentée de la diva, au risque de brouiller les pistes et ici, de rendre difficile la restitution d'un parcours comptant pourtant ses prises de rôles fondatrices ; évidemment c'est Médée en 1985 qui reste son rôle axial) ; pourtant le lecteur séduit par la précision de la construction narrative, oublie ce manque chronologique et découvre tout un milieu musical dont la passion des oeuvres nouvelles, l'équité et une certaine éthique sont partagés. De grands moments, accomplissements uniques dans la vie d'un musicien sont exprimés avec pudeur et justesse : La Création de Haydn par Frans Brüggen (alors condamné par la maladie), Aty, Rosi, certains Monteverdi de Christie, en font partie.

Des références aussi, malheureusement non vécus en live (Tebaldi, Price), mais d'autres consolatrices (Dietrich Fisher-Dieskau)... Feldman aujourd'hui pédagogue, a servi tous les répertoires et pas seulement le baroque : songs de Charles Ives récemment, ou les musiques de son compagnon Kees Boecke, flûtiste, violoncelliste et compositeur (rencontré au sein de Mala Punica), sans omettre le Moyen Age.

Cantatrice douée, c'est surtout **la personnalité d'une artiste passionnée et déterminée qui séduit au fil des pages** ; dans ses choix de répertoire, ses aimantations ou ses tensions avec les chefs (dont Christie, Jacobs...), Jill Feldman sait nous épargner la longue litanies des petits bobos à l'âme des narcissiques maladifs. Enfin de première partie (biographique, intitulée « portrait »), la cantatrice, témoin politique et sociétal s'inquiète avec un rare discernement et une justesse lumineuse (comme son timbre) : « ***L'une des évolutions qui m'inquiètent le plus dans le monde actuel, est que les gouvernements diminuent toujours plus les crédits de l'éducation et de la culture. Ils veulent ainsi empêcher les gens de s'élever pour mieux les contrôler*** ».

Difficile de ne pas souscrire à une telle évidence née d'une conscience affûtée : qui s'inquiète aujourd'hui de l'abandon des politiques vis à vis de la culture : or nier les valeurs d'éducation, de transmission, de réalisation comme d'accomplissement individuel que permet la culture, en particulier l'expérience de la musique pour l'essor du vivre ensemble, c'est mieux préparer la barbarie à venir.

Décidément, Jill Feldmann a tout pour nous plaire. Nous renvoyons le lecteur à l'écoute de plusieurs cd encore disponibles, pour goûter l'art, le geste, le style Feldman : Médée de Charpentier, Arthébuze d'Actéon, Airs de cour de Michel Lambert (Ombre de mon amant), l'Oratorio per la Settimana santa de Luigi Rossi... tous, réalisations sous la

férule aiguisée de l'esthète Christie. Des must.

[Livres, compte rendu critique. Jill Feldman, soprano incandescente: bien au-delà du Baroque \(L'Harmattan, collection Univers musical\).](#) Parution : mai 2015. ISBN : 978-2-343-06285-3. 180 pages.

CD. Coffret événement, compte rendu critique. Sibelius : the Symphonies, remastered

edition (Leonard Bernstein, 1960-1966, 7 cd Sony classical.

CD. Coffret événement. Sibelius : the Symphonies, remastered edition (Leonard Bernstein, 1960-1966, 7 cd Sony classical. Leonard Bernstein, – comme c'est le cas de Mahler, est le premier chef à s'intéresser spécifiquement aux Symphonies de Sibelius : voici réédité en version remastérisée, le cycle des 7 Symphonies du compositeur finnois, première intégrale enregistrée au disque par le maestro quadragénaire (Bernstein est né en 1918). Depuis Anthony Collins dans les années 1950, et surtout Serge Koussevitsky pionnier et créateur pour Sibelius, il n'existait pas de cycles symphoniques dédiés aux Symphonies de Sibelius, en particulier de corpus spécifiquement enregistré. L'épopée visionnaire et fondatrice de Leonard Bernstein pour l'intégrale des Symphonies de Sibelius, en complicité avec le Philharmonic de New York, remonte à mars 1960 (7ème) et jusqu'à mai 1967 (6ème). C'est la première intégrale de l'histoire du disque.

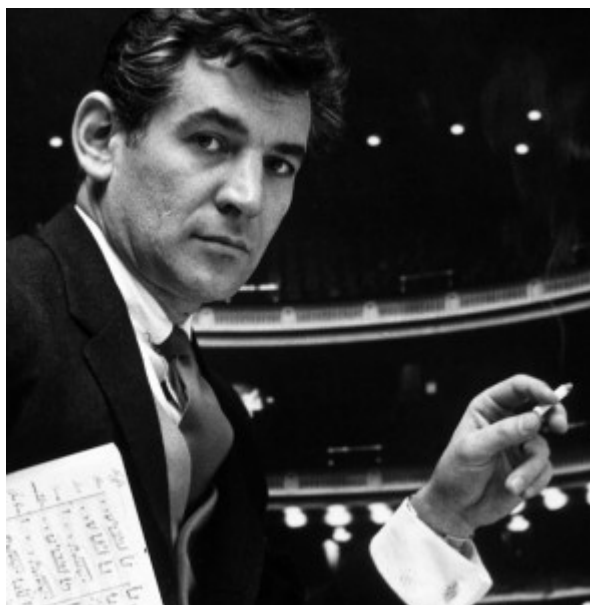




En vérité, la connaissance de Bernstein et son amour pour le Finnois remontent à beaucoup plus loin. Assistant à Tanglewood du même Koussevitzky, le jeune Bernstein des années 1940 apprend auprès de son maître, une maîtrise orchestrale inédite et aussi un goût spécifique pour les symphonistes du XX^e. Ecartant Richard

Strauss, il s'engage logiquement pour Gustav Mahler (prolongeant l'oeuvre de Bruno Walter) et surtout se passionne avec un zèle d'une juvénile ardeur pour le catalogue sibélien. Les 7 Symphonies de ce coffret en témoignent, de surcroît dans une prise de son remastérisée qui dévoile tout ce travail sur l'équilibrage des pupitres et le choix des tempo, d'un mouvement à l'autre, d'une symphonie à l'autre. Dès 1960, dans la 7^{ème}, Bernstein opte pour une vision élastique et versatile des tempo selon les mouvements : ralentissant volontiers pour mieux accuser la profondeur poétique des atmosphères (comme dans l'Adagio étiré de la 2^{ème} ; introspection étale – trop?-, dans le Finale de la 4^{ème} de 1909), tout en assurant la continuité et le jeu des correspondances organiques d'une séquence à l'autre. Bernstein assure la vision de l'architecte tout en ciselant des détails d'ornementation ou d'orchestration saisissant de finesse.

Cette 7^{ème}, synthèse de toute la pensée symphonique et musicale de Sibelius, reste le testament le mieux affiné de Bernstein, plus proche des tempo -lents- de son mentor Koussevitzky-, rompant avec la rapidité voulue par Sibelius et que respecte Beecham par exemple.



Plus instinctive et sentimentale, moins intellectuelle et analytique (comme cela peut être le cas d'un Rattle), la passion de Bernstein pour Sibelius révèle des trésors d'invention instrumentale, d'autant plus passionnants que le traitement remastérisé des bandes de 1960 à 1967 nettoyées (restituées dans leur prise originelle soit 24 bit / 96 khz), souligne ce travail

particulier sur les combinaisons de timbres, couleurs, caractères et climats enchaînés (les bois clarinettes, bassons et hautbois, le tapis des cordes, les cuivres aussi... gagnent en particulier un relief particulier) qui nous placent au cœur du fourneau orchestral, comme si nous étions au cœur du cyclone, dans la matrice à la fois euphorique et palpitante de la matière sonore (expression du fatum dans l'ample Andante de la II^e, ou questionnement perpétuel du Finale de la 6^{ème}, à la fois accomplissement et ouverture baignées de mystère : la clé des symphonies de Sibelius ne serait-elle pas dans leurs dernières mesures, toutes énoncées comme des énigmes?).



Aujourd'hui le geste de Bernstein à la tête du Philharmonic de New York outre qu'il montre la souplesse transparente dont est capable la phalange américaine, insiste sur la problématique clé de l'oeuvre sibélien : le rapport du développement de la forme rapporté à son expressivité. Adepte de la synthèse voire de la litote, Sibelius n'a cessé d'interroger le sens même du développement symphonique : que dire et dans quel discours, dans quel « programme », de quelle façon, selon quel « plan » ? A la fois musique pure et aussi climats musicaux que l'on ne saurait détacher d'un évident panthéisme, chaque Symphonie de Sibelius recueille et prolonge l'enseignement des grands maîtres qui l'ont précédé, Tchaïkovski, Mahler, Brahms... C'est

un laboratoire qui renouvelle totalement les choix du vocabulaire instrumental et l'architecture structurelle de chacune des pièces symphoniques. Des classiques premières à la suprême synthèse : cette 7ème aux mouvements fondus, enchaînés, en un flux permanent de moins de ...23 mn précisément (sous sa baguette).

L'ivresse dionysiaque que Bernstein est le seul à épanouir chez Sibelius, avec cette acuité et cette sensualité débridée, étonne toujours aujourd'hui. C'est le fruit manifeste d'une complicité évidente entre un chef et son orchestre, entre un interprète et un monde sonore, en totale affinité. Une identification du chef au compositeur que l'on retrouve par exemple chez Karajan, s'agissant des Symphonies de Beethoven ou de Tchaïkovski. Le legs discographique de Bernstein chez Sibelius est d'autant plus précieux que Karajan n'eut jamais le désir ni l'inspiration d'enregistrer les Symphonies de Sibelius (à l'exception de Finlandia, le cygne de Tuonela, la Valse triste et Tapiola, en février 1984 avec le Berliner Phil. : [LIRE notre critique du coffret Karajan, les années 1980 chez Deutsche Grammophon](#)).

Le coffret Sony classical 2015 comprend outre les 7 Symphonies, le Concert pour violon avec le violoniste français Zino Francescatti (New York, 1963), ou d'autres morceaux indémodables nés du génie de Sibelius : La Valse triste, Le Cygne de Tuonela, Finlandia, La Fille de Pohjola, Luonnotar (soprano soliste : Phyllis Curtin), et proche du monde sibélien, l'univers onirique / épique de son confrère norvégien, Grieg (Suites de Peer Gynt).



Il faut absolument écouter lcomme un choix prioritaire le cd 5, réunissant comme en un écart récapitulatif les 6ème de 1967, et 7ème de 1960. La clarté scintillante qui éblouit le flux continu de la 6ème, la ré mineur (la plus

autobiographique probablement, comme l'est aussi celle de Mahler) dès son amorce allegro, d'un épanouissement sonore rarement exprimé avec autant de plénitude, semé d'éclairs dramatiques, captive : le final du premier mouvement s'achève comme une question sans réponse. L'hédonisme sensuel, la vitalité et l'hypersensibilité de la direction font merveille dans une symphonie qui est l'expression même de l'âme et de la sensibilité. Enchaînée avec le 7ème et pourtant distante de 7 années, la 7ème touche par son économie, l'incandescence de sa matière sonore portée à la fusion : Bernstein nous offre un métal d'une pureté absolue, faisant couler la riche texture sibélienne gorgée de ce soleil éblouissant dont il a le secret dans cette gravure mythique de 1960 : l'amorce de son cycle discographique où préservant la fine cohérence structurelle de la Symphonie en un seul mouvement, la versatilité rythmique, le raffinement agogique, saisissent du début à la fin. Un must absolu.

Plurielle et généreuse, d'un fini instrumental exceptionnel admirablement servi par la nouvelle prise de son nettoyée dans cette réédition 2015, la vision de Bernstein sort régénérée, bouillonnante et dansante, d'une ivresse atmosphérique, souvent irrésistible. Chez Sibelius, Bernstein fait chanter les plus profondes aspirations de l'âme.

CD, coffret, compte rendu critique. Bernstein : Sibelius. Remastered edition, The Symphonies. 7 cd Sony classical. CLIC de classiquenews.

[LIRE aussi notre grand dossier Sibelius 2015.](#)

Track listing / programme du coffret Sibelius par Bernstein
2015 :

Bruch: Violin Concerto No. 1 in G minor, Op. 26
Grieg: Peer Gynt Suite No. 1, Op. 46, Peer Gynt Suite No. 2,
Op. 55
Sibelius: intégrale des Symphonies n°1 à 7.
Violin Concerto in D minor, Op. 47

Zino Francescatti (violin)

Valse Triste, Op. 44 No. 1

Lemminkäinen Suite, Op. 22: The Swan of Tuonela (No. 2)

Finlandia, Op. 26. Luonnotar, Op. 70 (Text: Kalevala)

Phyllis Curtin (soprano)